

nion a eu lieu sur le nouveau terrain de cricket du collège de Christ Church, en présence d'une assistance nombreuse, comprenant plusieurs autorités collégiales, et d'un certain nombre de dames, qui ont pris un vif intérêt à ces exercices."

A partir de cette époque, de nouveaux clubs et associations athlétiques s'organisèrent et les journaux foisonnent en comptes rendus des réunions des collèges de Dublin, d'Eton, de Wellington, de Harrow, de Charterhouse, etc. Les écoles militaires, de Sandhurst et de Woolwich, les associations des "Hôpitaux réunis", des "Employés civils du gouvernement", envoyèrent leur contingent aux grandes réunions de la métropole.

Peut-on s'étonner qu'un mouvement, aussi soudain, aussi simultané, s'étendant avec une telle rapidité, ait soulevé de graves appréhensions et d'amères critiques? La première attaque fut dirigée contre l'existence prétendue des paris et contre l'influence démoralisatrice des prix en espèces; car rappelons ce fait aujourd'hui oublié, que les prix donnés alors à ces réunions universitaires étaient en espèces sonnantes. Ces critiques ne s'en tinrent pas là: la Presse, l'Eglise, l'Université même, protestèrent contre les effets énergisants de l'athlétisme. Une attaque bien plus dangereuse fut celle de certains médecins, pour qui l'athlète était condamné à une décadence, à une ruine physique prématurée et certaine. Comme plus tard la France en la personne du distingué Dr F. Lagrange, l'athlétisme naissant eut en Angleterre la bonne fortune de trouver un défenseur dans la Faculté de médecine, en la personne du Dr Morgan, dont les travaux étendus, les déductions probantes, mirent à néant les théories de ses adversaires, et établirent sans réfutation possible que la mortalité parmi ceux qui se livraient à ces exercices les plus durs et les plus violents était de 30 pour 100 inférieure à la moyenne du pays.

Ces attaques combinées d'une part, l'inquiétude engendrée dans les esprits maternels d'autre part, amenèrent l'Université à décourager l'esprit de rivalité, qui pousserait, disait-on, aux excès. En 1867, défense émanant d'en haut fut faite de donner la réunion interuniversitaire sur le territoire de l'Université. Cette prohibition produisit un effet contraire à celui que l'on voulait atteindre: chassés de Cambridge, où ces réunions eussent pu continuer sous l'œil paternel et vigilant des autorités académiques, les sports athlétiques se réfugièrent sur un terrain plus vaste mais moins approprié, celui de la métropole. Ces réunions forment aujourd'hui un des grands événements mondains et sportifs de la "season."

Revenons maintenant à l'histoire des clubs. Ce fut en juin 1863 que s'organisa le "Mincing Lane A. C.", fondé tout spécialement pour encourager l'amateurisme. Comme club, ses réunions n'eurent pas un bien grand retentissement; en 1866 il se transformait sous le nom de "London A.

C.", bien connu depuis. Cette même année donna le jour à l'"Amateur Athletic Club", dont le but était d'organiser une réunion à laquelle seraient courus des championnats d'amateurs; et, jusqu'au jour où ces attributions devinrent le monopole de l'"Amateur Athletic Association", dont nous parlerons plus loin, ce club fut l'arbitre de tous les différends, de tous les appels entre les sociétés et l'organisateur de tous les concours interclubs de la métropole.

A partir de 1867 l'athlétisme marcha à pas de géant. Un journal spécial, "The Athlete", publiait cette année le compte rendu de plus de cent réunions données en Angleterre.

Nous ne pouvons, dans un résumé forcément abrégé comme celui-ci, suivre pas à pas le développement de l'athlétisme en Angleterre et passer en revue la formation de toutes les sociétés qui se sont fondées depuis. Nous ne disposerons toutefois pas aussi sommairement de cette question importante de l'amateurisme et de l'évolution qui s'est produite à son sujet dans la plupart des clubs anglais.

Un des premiers soins de l'"Amateur Athletic Club" fut de donner sa définition de l'amateur, tel qu'il était compris alors. En voici la formule: "Est amateur tout gentleman qui n'a jamais pris part à aucun concours public ouvert à tous venants, ou pour de l'argent provenant des admissions sur le terrain ou autrement; ou qui n'a jamais été à aucune période de sa vie professeur ou moniteur d'exercices de ce genre comme moyen d'existence, qui "n'est ni ouvrier, ni artisan, ni journalier". Cette définition, la limitation de l'amateur au "gentleman", comme l'exclusion de l'ouvrier, ne furent pas du goût de tout le monde: on demandait une "république" du sport et non une "monarchie" limitée, et beaucoup de clubs réclamèrent. Cette définition n'en fut pas moins rigoureusement maintenue et appliquée jusqu'en 1871. Le premier qui rompit les barrières de cet exclusivisme fut Lord Lurgan, surnommé le "Patron saint des athlètes irlandais". Il fonda, en 1871, le "Lurgan A.C." et des courses ouvertes à "tous", sauf aux professionnels. En 1878, la "Bicycle Union" adoptait une nouvelle formule et faisait disparaître la clause restrictive concernant l'ouvrier. Les abus n'en étaient pas moins fréquents, et l'on voyait encore dans les comtés du Nord et du Centre certains soi-disant amateurs recevoir des prix en argent et un objet d'art. L'argent était placé dans la coupe: ils gardaient l'un et remettaient l'autre au concurrent arrivé second. Ils pouvaient nier avoir reçu de l'argent, puisqu'ils avaient reçu une coupe, tournant ainsi le règlement. Ce fut pour mettre un terme à ces abus que s'organisa, en 1879, la "Northern Counties Amateur Association". Le "London Athletic Club, aidé de plusieurs clubs amateurs qui admettaient les ouvriers mécontents de l'exclusivisme de l'"Athletic A.C.", organisa de son côté des championnats; leur première réunion eut lieu le 14 juin 1874. M. G.

George y gagna sa première course.

De la rivalité entre les champions de l'"Amateur Athletic Club", du "London A.C." et de la réunion interuniversitaire naquit, le 24 avril 1880, l'"Amateur Athletic Association", qui, avec les "Northern Midland Counties A.A.", purent surveiller et contrôler de plus près ce qui se passait dans le monde athlétique. Le comte de Jersey en fut nommé président et M. Monty Shearman, secrétaire. Trois ans après, celui-ci fut remplacé par M. C. Herbert, du "Civil Service A.C.", bien connu de tous les athlètes français et à qui la France doit une large part des progrès faits par l'athlétisme chez elle. Un des premiers soucis de l'"A.A.A.", qui régit si fermement l'athlétisme en Angleterre, fut d'adopter un règlement définissant l'amateur sans en exclure l'ouvrier: il suffit aujourd'hui pour être amateur en Angleterre, de ne pas vivre de sport. Mais si, d'un côté, les uns réclamaient contre l'exclusion de l'ouvrier, d'autres, aussitôt que ceux-ci purent rentrer dans la catégorie des amateurs, se plainquirent des "nouvelles couches" introduites dans leurs réunions. Plusieurs clubs, et parmi ceux-ci les plus marquants de Londres ont aujourd'hui limité l'entrée de leurs courses ouvertes aux membres seulement de l'Université, des Hôpitaux, du Civil service, des écoles publiques, du "London A.C.", de l'armée et de la marine.

Aujourd'hui, c'est par centaines que se comptent en Angleterre les sociétés pratiquant les sports en plein air. L'athlétisme est une des grandes institutions qui ont le plus agi sur sa vie sociale, morale et physique, c'est celle qui est destinée à produire les effets les plus durables. Aucun mouvement, on l'a vu, n'a eu un essor plus rapide, une carrière plus étendue, non-seulement dans la Grande-Bretagne, mais dans tous les pays anglosaxons: l'Amérique, l'Australie, et toutes les colonies anglaises en ont ressenti les influences et subi la discipline. L'athlétisme a plus fait pour consolider ce vaste empire que toutes les lois, les constitutions et les formules politiques.

EN FRANCE

Le pédestrianisme, ce que nous sommes convenus d'appeler aujourd'hui les "sports athlétiques" qui occupait une place si grande dans l'éducation des Grecs, n'a jamais été fort prisé en France. Les récits de courses et de marches sont rares dans les chroniques des temps passés: la paume, la soule ou la barette, le mail, ont été, à certaine époque, les sports favoris de nos ancêtres. Bon nombre de villes, toutefois, organisaient des courses dans leurs fêtes populaires. Les nobles ne s'y adonnaient pas; mais le paysan, le petit bourgeois, les godaient fort. A Poitiers, autrefois, les garçons à marier, longtemps préparés à l'avance, couraient tous les ans sur une "certaine de toises", une course dont l'enjeu était un oiseau pendu par les pattes. Rousseau prône la course à pied dans son "Emile" en des ter-